

CONVERSION DE LA PERSPECTIVE

Intervention sur le chapitre III, sections 2 et 3 de *L'os d'une cure* de J.-A. Miller

Armand Zaloszyk

Section clinique de Strasbourg, le 17.04.2021

Je ne vais traiter qu'un point minuscule, mais qui m'a paru néanmoins un point pivot que supposent, mais sans l'explicitement nettement, les développements de *L'os d'une cure*. Je voudrais que nous nous arrêtons sur ce que J.-A. Miller appelle ici une « conversion de la perspective ». Cette expression n'est pas employée pour les modifications de la problématique pourtant assez considérables que nous avons déjà passées en revue (*cf.* II, 3, p. 51) et que J.-A. Miller va rappeler ici (*cf.* III, 3, p. 72). Ce sont ce qu'à une occasion qui a fait date, il avait appelé des changements de paradigme : ni le point de vue de la réduction de l'imaginaire sous la forme de son franchissement, ni le point de vue de la réduction des identifications, et spécialement de l'identification phallique, sous le mode d'une chute, ni le point de vue de la réduction du fantasme conçue comme une traversée, aucun de ces points de vue, malgré les larges modifications de la pratique impliquées dans ces changements de paradigme, ne mérite donc la qualification de « conversion de la perspective ».

Alors, pourquoi ces modifications de point de vue, ces changements de problématique ne sont-ils pas considérés comme des « conversions de la perspective », et en quoi le point de vue que nous abordons maintenant, qui vient d'être décrit par Pierre Ebtinger et par Patrice Fabrizi, est-il une telle « conversion » ?

Le phénomène qui, pour l'essentiel, annonce cette conversion est la considération que, pour qu'il y ait jouissance, il faut un corps vivant (*cf.* p. 65) et que l'essentiel de l'effet du signifiant sur le corps vivant n'est pas une incidence de mortification, mais au contraire une incidence de jouissance (*cf.* p. 66).

Seulement, voilà ! Malgré l'éventuelle connotation religieuse du terme de « conversion », il ne suffit pas de se dire : retourne-toi (c'est ce qu'étymologiquement veut dire « conversion »)..., retourne-toi et tu croiras ! Enfin, ça n'est pas tous qui peuvent ainsi se mettre à croire – et pourquoi pas ? à prêcher. Mais je veux tout de même retenir de cette conversion qui est requise de nous ce qu'elle nous décrit de plus criant, c'est que dans une conversion au sens fort, à plus forte raison dans une conversion qui est ici conversion du regard (c'est ce que dit conversion de la « perspective »), on se met à voir quelque chose qu'on n'avait pas vu auparavant, quelque chose que les croyances antérieures ou, comme aurait peut-être dit Politzer, les évidences antérieures interdisaient de voir. La conversion de la perspective qui nous est demandée est donc un chemin de Damas.

J.-A. Miller illustre cette conversion (ou la motive – nous allons voir que, dans ce cas, c'est tout à fait pareil) par l'image, et surtout par la topologie, d'une bande de Moebius : page 64,

« je dirai, nous dit-il, que l'enseignement de Lacan s'écrit en partie double », et page 66, « Dans le cours de l'enseignement de Lacan se produit [...] une mise en continuité de ces deux versants ». Et il poursuit : « Si on prend ces deux versants comme l'envers et l'endroit, disons que s'établit entre eux un rapport conforme à la bande de Moebius où l'envers est en continuité avec l'endroit » (cf. p. 66).

Nous voyons l'état de chose en un éclair. Mais le voir n'est pas encore l'expliquer, et il va nous falloir un peu de temps pour comprendre, si nous ne faisons pas l'économie de ce temps, avant de conclure que c'est bien ça !

Que signifie cette mise en continuité ? C'est ce qu'il nous faut essayer de comprendre.

Nous avons avec le franchissement de l'imaginaire, avec la chute des identifications, avec la traversée du fantasme, toujours une bipolarité : le franchissement de l'imaginaire réalise mon accomplissement symbolique ; la chute des identifications me fait me saisir, *tat tvam asi*, dans le ça que je suis ; la traversée du fantasme me fait passer d'un côté à l'autre de la fenêtre qu'elle m'ouvre alors sur le réel. La conversion de la perspective qui nous est demandée maintenant est de voir que la jouissance est Une, c'est-à-dire qu'elle n'est pas deux, qu'elle n'est pas divisée, qu'elle ne comporte pas de limite à l'intérieur d'elle-même. Autrement dit, il sera requis de nous que nous abandonnions la dialectique, que nous lâchions la prise que nous donnait (ou plutôt que paraissait nous donner) sur l'expérience « Un se divise en deux ». Et nous convertir, bien sûr, ça ne sera pas nous convertir à l'inverse, qui serait encore la même chose sous la forme de « Deux s'unissent en Un » : vous reconnaissez dans cette formule, inverse de celle de Mao Tse Toung, la perspective que nous expose Freud : c'est la tendance d'Eros à toujours former des unités toujours plus grandes. Freud a aussi montré que ces unités formées par Eros ne peuvent pas ne pas donner prise à la *destrudo* de Thanatos que ne limitera que l'intrication des pulsions de vie et de mort. Ici, objection de Lacan ! Objection toute en nuances, car il est loin de dénier la pulsion de mort, mais objection majeure ! Et j'avance que cette objection est tout entière dans l'énoncé de Lacan qu'« il y a de l'Un », et que c'est cette objection à toute dialectique qui, précisément, sous-tend maintenant toute la suite du texte de *L'os d'une cure*.

Reprenez la bande de Moebius. Vous pensez à chaque instant avoir deux faces, un endroit et un envers. Or, vous n'en avez qu'une. Il y a là quelque chose de très facile à voir, mais de très difficile à penser. Lacan le note quelque part, je crois dans son *Séminaire...ou pire* : il n'y a rien de plus difficile à penser que l'Un.

J'ai dit que l'Un ne comporte pas de division, ni de limite. Je m'explique : prenez l'Un, tracez-y une division, c'est aussitôt une limite qui répartit un côté et un autre côté. Et voilà que votre Un se retrouve être deux. Il n'est donc plus Un.

La conversion de la perspective à laquelle nous sommes invités est, je le rappelle, de voir que la langue, loin de mortifier le corps vivant, y est cause de jouissance. Mais il faut certainement dire plus encore : la langue est aussi lieu de jouissance. Autrement dit, puisque l'Un ne se divise pas, il y a un Un de jouissance où la langue et le corps seront indistincts. C'est un mode de jouir, et Lacan propose de l'appeler symptôme : ici, pas d'articulation entre le corps et la langue, pas de connexion, pas d'intrication. Car, articulation, connexion, intrication impliquent deux éléments qui s'articulent, se connectent, s'intriquent. Non ! Rien de cela. Mais une totale indistinction, une absolue continuité qui est ce qu'il nous est difficile de penser, parce que nous pensons par couples d'opposés, conformément à la structure du signifiant.

Le symptôme est donc une limite de la pensée, il est même, à la limite, l'impossible à penser.

Je voudrais ici soulever une difficulté, particulière du fait qu'elle est une évidence : cet Un du symptôme est sans limite, on ne saurait y former des subdivisions qui y constitueraient des parties limitées, c'est ce que nous pouvons appeler un pas-tout. Et pourtant, c'est aussi une unité. Dans quel sens pouvons-nous soutenir cette contradiction ?

Je vois deux manières de saisir que cette contradiction n'est qu'apparente. Prenez un segment de droite de longueur unité. Ce segment comporte pourtant une infinité non dénombrable de points. Ou encore la même chose envisagée sous l'angle de l'arithmétique : le nombre 1 peut de façon tout à fait équivalente être écrit 0,99999... (à l'infini). Si vous égalez la suite décimale infinie à sa limite qui est 1, vous avez le pas-tout comme limite (c'est une limite au sens de la limite d'un nombre réel). Si, au contraire, vous accentuez la suite décimale infinie, vous aurez l'infinitude du paradoxe de Zénon dont nous avons déjà parlé. Et, de même, vous départagez ainsi le pas-tout comme symptôme et le pas-tout comme ravage : la même structure se dépliant différemment, comme nous verrons plus tard avec les développements qui se déploient dans la suite et la fin du texte de *L'os d'une cure*.

En résumé, j'ai essayé de dégager le point pivot implicite de ce que J.-A. Miller nomme la « conversion de la perspective » nécessaire pour nous mettre au jour des développements de la psychanalyse, tels qu'il les expose dans ce texte.